

L'*oikonomos* : économie libidinale / économie néolibérale

René Major

Volume 51, Number 2 (284), May 2009

L'argent fou

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, R. (2009). *L'oikonomos* : économie libidinale / économie néolibérale. *Liberté*, 51(2), 40–50.

L'*oikonomos* : économie libidinale / économie néolibérale

René Major

L'*oikonomos*, le mot grec d'où dérive le terme « économie », dit bien ce qu'est cette dernière : une loi, *nomos*, de la maison, *oikos*, une loi de ce qui est propre à l'*oikos*. Or la loi du propre est une production si originaire de la *psychè* que toute économie — au sens où nous entendons l'économie de marché —, qu'elle soit libérale ou distributive, comme toute économie politique, qu'elle soit capitaliste ou sociale, n'en est que le dérivé, la projection dans l'espace social de l'économie psychique.

Ce qui peut paraître étonnant dans ce postulat se conçoit aisément lorsqu'on parle d'écriture, sachant bien que, même pour l'écriture qui se pense la plus consciente, des impressions, des empreintes, des traces inconscientes en tissent la trame, et que l'écriture psychique est si originaire que l'écriture au sens propre en est une simple métaphore.

L'inconscient calcule et calcule à une vitesse inouïe, faisant feu, comme en témoigne le rêve, de tout investissement et contre-investissement, des substitutions et déplacements de lieux, de personnes, d'images, selon la demande et l'offre pulsionnelles. L'emprunt est la loi du psychisme naissant. Il n'a pas de fonds propre. Tout commence par un transfert de fonds, du psychisme de la mère à celui de l'enfant. Le bébé investit le sein, la voix, le regard qu'il emprunte et absorbe. Il en profite tout en contractant une dette. On dit que la mère donne le sein. Comme s'il était détachable du corps. Comme elle donne de la voix et du regard. Et c'est bien comme objets détachables du corps que l'enfant se les approprie imaginativement. Dans l'avoir et l'être. Sur le besoin primordial vient se greffer et s'étayer le désir et le plaisir. Pour le moi naissant, il n'y a rien d'étranger. C'est de l'expulsion que naît à proprement parler le dehors. D'où s'ensuivent le principe de plaisir lié à l'objet, la maîtrise de sa présence et de son absence, le pouvoir de

la satisfaction et de l'insatisfaction. Toute l'économie du principe de plaisir se règle sur des rapports de maîtrise, d'emprise et de pouvoir sur soi et sur l'autre. Le langage traduit bien le passage aux différents stades de l'économie libidinale. S'il s'est agi d'abord de donner et de prendre le sein, de le garder ou de le rejeter, il y aura lieu tout aussi bien par la suite de garder ou de donner, de faire cadeau ou non, à la mère ou à son substitut qui le demande, du produit de l'incorporation, devenu trésor ou monnaie d'échange. Comme on parlera de faire ou de donner un enfant. Toutes les théories infantiles autour de la conception et de l'accouchement trouvent leur origine dans ces différentes phases de l'organisation libidinale. Une équation symbolique inconsciente entre des parties détachables du corps, comme le sein, les fèces, le pénis et l'enfant — on peut aussi ajouter le regard et la voix —, règle l'économie des échanges et donc, par extension, de la production, de la consommation, de la conservation et de la distribution.

La question est de savoir comment la liaison de l'énergie pulsionnelle à un réseau de représentations d'objets, de choses, de mots en vient à se nouer dans un système de pensée, une idéologie, une conception du monde qui, par l'intensité de la stricture qu'elle produit et tend à maintenir, par sa forte érotisation ou hédonisation, entraîne son propre délitement.

La fonction de stricture co-originale des forces et excitations pulsionnelles ne se saisit qu'à travers l'opération de liaison de l'énergie à des représentants, car au sein des processus primaires l'énergie pulsionnelle est entièrement mobile. La fonction de liaison immobilise l'investissement et se conçoit comme un acte préparatoire qui introduit et assure la maîtrise du principe de plaisir. Mais, si la liaison se met au service du principe de plaisir, c'est en le régulant et en se mettant à la disposition de la pulsion de pouvoir. Quant à elle, la pulsion de pouvoir ne se laisse réduire à aucune autre et prend part à toutes les autres. Si l'énergie pulsionnelle ne se liait pas aux processus secondaires, le plaisir comme le déplaisir engendrés seraient insupportables. Cette excitation inconnue laisse supposer que, si elle n'était pas limitée, pas du tout, sa limite serait absolue, ce serait le néant ou la mort. Si la liaison limite le plaisir et la douleur, avec toutes les différences de force, d'intensité, de

qualité, elle tend aussi à fixer l'énergie à un système de représentations. Le passage d'une économie libidinale à une autre implique la mise en œuvre de la déliaison. Et, si la liaison comme l'œuvre de la pulsion de vie peut paraître au service du plaisir, même en le limitant, elle peut aussi bien le structurer, le ligoter, l'enchaîner à une économie libidinale particulière qui entrave sa mobilité et tout déplacement. La déliaison au sein de l'économie psychique, comme travail de la pulsion de mort, se met donc paradoxalement au service d'une mobilité des investissements d'objets, des échanges et des transformations symboliques. La pulsion de mort est alors au service de la vie. Elle permet une désistance des fixations du Moi à ses objets d'investissements en faveur d'une liberté du Je et d'une liberté de jeu au sein de l'économie libidinale. Ce n'est que lorsque la pulsion de mort, inemployée à cette tâche de déliaison, se tourne vers le dehors qu'elle vient à se confondre avec la pulsion de destruction. En exerçant sa fonction au sein de l'économie psychique, la déliaison immunise contre la pulsion de mort venue de l'extérieur ou tournée vers l'extérieur. Le corps propre constitue lui-même pour la psyché un monde extérieur. C'est ainsi que l'immunité se trouve menacée ou détruite si la fonction de déliaison n'exerce pas son rôle ou l'exerce insuffisamment. D'où la maladie auto-immune du corps propre, voire, dans son extension, du corps social lui-même.

Dans la mesure où toute l'économie du principe de plaisir, de sa possibilité de différer (sa différance) — qui est un autre nom de la confrontation du plaisir à la réalité — et de son au-delà, où s'installe la compulsion de répétition, fait partie de l'ensemble du fonctionnement psychique, on ne peut concevoir ce dernier sans le recours à la pulsion de maîtrise, d'emprise, de pouvoir qui participe à toutes les autres pulsions, ou à l'une ou l'autre privilégiée selon le cas. Le langage pulsionnel de l'emprise, de la maîtrise, du pouvoir est lui-même en étroite liaison avec le lexique du prendre, garder, donner, dévorer, se contenir, conserver, accumuler, retenir, se laisser aller, se montrer, se faire voir, capter le regard, faire le spectacle, vouloir entendre, épier, être aux aguets, surprendre, etc., jusque dans la démesure de l'amour dévorant, du cannibalisme, du sadisme, de l'exhibitionnisme, du voyeurisme, etc. D'où vous voyez aisément

se profiler le contrôle étatique, la méfiance politique, l'hypersurveillance, le panopticon et le panacousticon.

Une pulsion partielle dans le registre de l'organisation prégénitale continue toujours de participer à l'organisation ultérieure, voire à l'ensemble de la vie. Il y a de la destruction de l'objet dans le plaisir de manger, que l'objet soit animal ou végétal, comme il y a une composante sadique, même maîtrisée, dans la sexualité proprement dite. Mais une pulsion partielle peut en venir à dominer l'ensemble du corps pulsionnel et le soumettre à son régime par l'exercice violent du pouvoir. Et, si cette emprise s'exerce au-dedans comme au-dehors, en définissant le rapport à soi comme rapport à l'autre, alors la pulsion de pouvoir ne se laisse plus dériver. Seule alors la pulsion de mort, qui tentait de le limiter, déborde le pouvoir, en sa version destructrice, pour en assurer l'échec.

De cette maîtrise psychique, ou de son échec, de l'économie pulsionnelle en somme, dérive toute maîtrise et tout échec au sens courant dans les domaines du savoir, de l'organisation sociale, de la technique, du gouvernement, du contrôle, de l'évaluation, de l'expertise, comme de l'économie de marché et des luttes conscientes et inconscientes dans les rapports familiaux, conjugaux, sociaux, communautaires, intercommunautaires et interétatiques.

Nous cantonnant pour l'instant à la crise, qui n'est pas sans précédent, mais qui atteint l'économie néolibérale dans sa dimension mondiale, il n'est pas inutile de rappeler, ce que tout le monde sait, que depuis un siècle et demi une terreur inspire toutes les puissances de la vieille Europe et, depuis la Seconde Guerre mondiale, le Nouveau Monde tout particulièrement, en raison de l'essor économique dont cette guerre l'a fait profiter. Devenus la plus grande puissance mondiale, rivalisant pour un temps avec l'Union soviétique, les États-Unis d'Amérique auront mobilisé toutes leurs défenses, matérielles et psychologiques, contre l'avènement d'une Internationale communiste annoncée par Marx en 1847 dans son *Manifeste* : « Un spectre hante l'Europe, le spectre du communisme. » La terreur que ce spectre suscite n'aura pas tardé à envahir l'Amérique, qui mènera contre son apparition à la fois une guerre psychologique au plan intérieur, ne laissant aucune chance à un parti communiste de se développer, et une guerre militaire au plan

extérieur partout où elle était en mesure de le faire, allant jusqu'à s'ingérer dans certains pays, au mépris de toute souveraineté nationale, directement ou en sous-main, pour renverser des régimes dont elle pouvait croire qu'ils obéissaient à la voix de ce spectre.

Nous aurons à revenir plus longuement sur la hantise de Marx (au double sens de ce génitif) et sur « les trois paroles de Marx », dont nous aura admirablement entretenu Blanchot en posant que la subversion essentielle du *Capital* est moins l'œuvre d'une pensée qui conduirait à la révolution que celle d'un « mode de penser théorique qui bouleverse l'idée même de science¹ ». Tout comme la science et la pensée, ajouterons-nous, ne sortiront pas indemnes de l'œuvre de Freud. Or, le pouvoir hégémonique qui se sera instauré et installé, sur sa stalle, sur son trône, en mobilisant toutes ses défenses et en puisant, pour ce faire, aux sources et ressources de la techno-science et de la religion, au détriment de son hétérogénéité externe et interne, n'aura pu s'organiser et s'exercer que dans le refoulement, la répression ou la forclusion de la discursivité marxienne ou freudienne, qui est restée sa hantise et qui l'eût préservée, si elle avait su l'accueillir, du développement d'une maladie auto-immune. Tout comme cette pensée aurait pu conserver à la bureaucratie soviétique quelque immunité contre les désastres socioéconomiques qui allaient l'assaillir de l'intérieur.

« Comment va le monde ? » demande le Poète. « Il s'use, Monsieur, à mesure qu'il grandit », répond le Peintre². Plus d'une fois, dans *L'idéologie allemande*³, Marx évoque *Timon d'Athènes*. Comme il en appelle au *Marchand de Venise* et s'en remet à Shakespeare, qui savait mieux que nos petits confrères bourgeois férus de théorie économique « combien l'argent, forme de la propriété la plus générale de toutes, a peu à voir avec les particularités

1. Maurice Blanchot, « La fin de la philosophie », *La Nouvelle Revue française*, n° 80, Paris, Gallimard, 1959, p. 286-298.
2. « How goes the world ? / It wears, sir, as it grows. » William Shakespeare, *La vie de Timon d'Athènes*, acte I, scène I, trad. de l'anglais (Grande-Bretagne) par Robert Maguire et Bernard Noël, dans *Œuvres complètes*, tome X, sous la dir. de Pierre Leyris et Henri Evans, Paris, Le Club français du livre, 1959, p. 340.
3. Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968, 632 p.

de la personne [*mit der persönlichen Eigentümlichkeit*]. La propriété générale de l'argent, paradoxalement, c'est de *déroprier* de ce qui est propre à chacun, de priver toute propriété « personnelle » de sa différence, de fabriquer de l'homme sans particularités. Marx évoque et invoque les imprécations de Timon pour fustiger la prostitution de l'or même, « this yellow slave / will knit and break religions », cet esclave jaune tramera et rompra les vœux, bénira le maudit. À Phryné et à Timandra, prêtes à jurer devant le dieu de l'or, un dieu visible, Timon enjoint de s'épargner des serments. Il ne se fie, ne fait crédit, qu'à leurs instincts. Avant tout serment du contrat, de la société, du droit, la vie s'asservit au pouvoir d'indifférence mortelle qu'est l'argent, s'asservit à ce qui est la trahison même, le parjure, le simulacre. Marx parle aussi de la monnaie comme d'une production de fantômes, de simulacres, voire de magie. Quand l'État émet le papier-monnaie, son geste est comparé à une « magie » qui métamorphose le papier en or. L'auteur de la *Contribution à la critique de l'économie politique*⁴ n'aurait sans doute pas désavoué la lecture derridienne qui fait du trader contemporain l'homme qui spéculé sur des fantômes, quitte à devenir un martyr de la valeur d'échange⁵. La scène de l'enfouissement de l'or dans *Timon d'Athènes* devient dans la rhétorique funéraire de Marx celle de « la cendre refroidie » du « métal inutile » et, après l'enterrement, le déchet d'un résidu chimique.

Marx préfigure ici Freud lorsque ce dernier rappelle que « partout où le mode de pensée archaïque a été dominant ou l'est resté dans les cultures antiques, dans le mythe, le conte, la superstition, dans la pensée inconsciente, dans le rêve, l'argent est placé dans les relations les plus intimes avec l'excrément⁶ ». En 1908, Freud se réfère à des travaux qui avaient été publiés sur les « Courants monothéistes au sein de la religion babylonienne » où il s'avère que l'or, d'après le mythe oriental qui est passé dans les légendes et les

4. Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales, 1957, 309 p.

5. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, 278 p.

6. Sigmund Freud, « Caractère et érotisme anal » [1908], trad. de l'allemand (Autriche) par Françoise Kahn et François Robert, dans *Œuvres complètes*, tome VIII, sous la dir. d'André Bourguignon et Pierre Cotet, Paris, PUF, 2007, p. 189-194.

contes populaires, est l'excrément de l'enfer. Pour lui, le diable n'est rien d'autre que la personnification de la vie inconsciente refoulée, comme en témoignent les cas de possessions. Mais Freud s'appuie aussi sur l'expérience de la pratique psychanalytique, qui montre que les constipations les plus sévères ne manquent pas de céder lorsque se trouve élucidé le complexe autour de l'argent et de ses diverses ramifications. Il avait fortement choqué l'opinion lorsque, quelques années plus tôt, il avait évoqué ces nourrissons qui se refusent à vider leur intestin en raison de la satisfaction qu'ils prennent à retenir leurs selles, ce trésor produit par le travail de leur corps propre. On choquera tout autant aujourd'hui si on rappelle que le capitalisme se définit comme un régime dans lequel les capitaux, comme source de revenus, n'appartiennent pas, en règle générale, à ceux qui les mettent en œuvre par leur propre travail. Ils proviennent, en somme, du travail du corps de l'autre ou du corps social, quand ce n'est pas de l'appropriation et de l'exploitation de la fiente des esprits. Ce que Freud nomme pulsion sexuelle est la résultante de nombreuses composantes et pulsions partielles. Une partie d'entre elles sont en général déviées progressivement de leur but premier. Des « sublimations » des pulsions se produisent, ou des formations réactionnelles comme la pudeur, le dégoût, la morale, qui viennent s'opposer à leur satisfaction. Freud semble penser qu'en raison de l'éducation courante, certaines composantes de l'érotisme anal sont exclues des fins sexuelles proprement dites. Mais il y a des cas célèbres qui font exception à cette généralité. En revanche, il y aurait des traits de caractère qui témoigneraient de la persistance des pulsions premières. Le fait d'être économe et entêté jusqu'à la capitalisation systématique et ordonnée — suscitant la fiabilité apparente ou réelle et pouvant aller jusqu'au défi de l'ordre et au mépris de la loi — est aisément compréhensible au regard de ce que nous avons déjà vu concernant la pulsion partielle en cause.

Mais ce qui nous importe ici est de voir comment la pulsion de pouvoir peut accaparer la pulsion partielle à un tel point de saturation que seule la pulsion de mort puisse la mettre en échec. L'amour de l'argent, à la quasi-exclusion de tout autre, la cupidité insatiable — que Max Weber considérait comme un ressort fondamental de

l'activité humaine et que Keynes voulait réprimer — auront fleuri sur le terreau de l'enfouissement du système féodal, auquel ont succédé d'abord le capitalisme marchand, puis le capitalisme industriel et enfin financier. Sans refaire ici toute l'histoire du capitalisme, rappelons que sa mise en crise actuelle, mondiale, a été favorisée par le phénomène, que les économistes datent de l'ère Thatcher et Reagan, de la prise de contrôle par la Bourse du fonctionnement des entreprises. Rien n'empêche que la capitalisation, qui se développe à partir des schèmes d'une pulsion partielle, puisse investir la fonction phallique. On assimile les thésauriseurs aux puissants de ce monde. Ce qui ne dit strictement rien de leur puissance proprement sexuelle. Toujours est-il qu'avec la Bourse, le pouvoir financier n'est plus aux mains des managers de l'entreprise mais à celles des actionnaires, qui avec la mondialisation n'ont plus d'états d'âme nationalistes et ne connaissent pas les frontières. La loi de l'*oikos*, de la maison, du propre, ne connaît plus de limites. Les profits du capital financier reposent sur la création illimitée de dettes, pour les sociétés, les banques, les ménages, l'État — donc les contribuables. Plus de limites étatiques : les dettes grossissent plus vite que le produit national et mondial bruts. Pas de limites de générations. Ces dettes sont transgénérationnelles. Écoutez le président d'un de nos pays. Je traduis : « Je donne de l'argent aux banques. Je lâche un gros paquet. Pour que vous n'alliez pas leur demander l'argent que vous leur avez confié et qu'elles ne seraient pas en mesure de vous rendre. L'argent que je leur donne, c'est le vôtre. Mais, attention, je ne le leur donne pas. Je le leur prête. Cela ne vous coûtera rien. Je leur prête l'argent que vous n'avez pas, mais qui rapportera des intérêts permettant aux entreprises d'investir. Oui, je sais. La dette actuelle de l'État fait que vous êtes déjà chacun débiteur de 20 000 euros. Vous devrez désormais 25 000 euros, mais vous laisserez courir cette dette et son accroissement pour les léguer à la prochaine génération. » Le sauvetage des banques tourne au casse-tête mondial, titrait récemment le journal *Le Monde*. On s'apprête à créer les « bad banks », en français, « les banques poubelles ».

Alan Greenspan dirigea longtemps la Réserve fédérale américaine en libérant des liquidités considérables. Et en favorisant des

opérations à hauts risques. Les banques d'investissement pouvaient se financer sur le marché. On connut le *shadow banking system* et les bien nommés *hedge funds*. *To sit on the hedge*, c'est se réserver, attendre. Le terme est aussi employé péjorativement pour désigner ce qui est de bas étage. *A hedge school*, c'est une école de rien du tout, pour ne pas employer un gros mot. Interrogé à l'occasion de la crise, Greenspan explique que, si l'Amérique en était venue à vivre à crédit, c'était un choix de vie, une liberté fondamentale.

Avant d'en venir à ce concept de « liberté » bien hâtivement invoqué pour masquer son contraire, c'est-à-dire la contrainte ou l'impératif de jouir de la propriété, des biens propres comme du corps propre, dans l'illusion d'une effectuation magique et d'une eschatologie émancipatoire, à mille lieues de la loi de l'*oikos*, tant l'hégémonie de l'économie néolibérale aura réussi à *dresser* des générations entières (« dresser » est ici utilisé à dessein, étant donné les sources pulsionnelles auxquelles le dressage puise sa force), je voudrais rappeler, parmi les crises qui ont précédé et annoncé celle dans laquelle nous sommes entrés sans savoir où elle nous conduira, comment s'est conclu le krach de 1929, suivi de ce qu'on a appelé la Grande Dépression. Ce qui y mit fin, ce fut la guerre. Non pas que la crise financière fut la cause directe de la guerre, mais la guerre y apportait une solution. Ce qui faisait dire à William Beveridge que « le seul remède souverain que le capitalisme ait jamais inventé contre le chômage, c'est la guerre ». Et l'instauration à Bretton Woods, à la fin de la guerre, d'un ordre capitaliste international fut une façon de la poursuivre par d'autres moyens. L'autre mode connu d'interruption de crises économiques aura été la révolution. 1789 ou 1917. Ces révolutions nationales étaient virtuellement expansives ou à visée internationale. Contre elles, ou en elles à leur insu, s'est développée une contre-révolution mobilisant les efforts de production et de surproduction et tendant à emprisonner le désir dans l'écheveau de l'offre et de la demande, subordonnant ainsi la société à l'économie marchande plutôt que l'inverse, et libérant progressivement, au cours des dernières décennies, la spéculation financière de l'économie productive réelle. Cette libération débridée, « décomplexée » comme ils disent, échappant aux contrôles existants, se sera accompagnée d'une dissolution du

lien social, car le lien social repose sur autre chose, sur d'autres composantes de l'économie libidinale, et d'une dissolution du politique lui-même, en perte de ses repères symboliques et à la traîne de cette contre-révolution.

Toutefois, le désir qui a inspiré les révolutions ne s'est pas éteint pour autant. Restés dans une phase de latence, les fantasmes qui le soutiennent couvent sous les cendres de la crise et sont prêts à ressurgir. N'entend-on pas aujourd'hui la révolte qui gronde et ne voit-on pas que la rumeur ne cesse de s'amplifier ?

Le spectre du fiduciaire, du fidéicommiss de l'économie libérale, nous apparaît. Il réapparaît. Il sème la hantise dans la loi de l'*oikos*, la loi de la maison et du propre, de la maison agrandie à l'échelle mondiale au sein de laquelle un cynique optimisme avait pu faire croire ou laisser croire à la fin du problème des classes sociales et à la possibilité désormais pour chacun de s'appropriier tout ce que bon lui semble, pour peu que s'universalise la démocratie libérale occidentale et le libéralisme économique qu'elle promet.

La dernière phase du capitalisme, celle qui devait le plonger dans le marasme actuel, date d'une trentaine d'années. Les thèses ultralibérales de Friedrich Hayek, notamment, étaient enseignées de façon dogmatique dans les écoles de commerce et les facultés de sciences économiques. Adjointes à une version dégradée de la philosophie pragmatiste, elles érigeaient en culte la Réussite — la déesse-chienne pour William James — et faisaient de l'utilité le critère du vrai. La libération de toute entrave à l'amour de l'argent entraînant son propre engendrement allait à l'encontre de la pensée de Keynes — lecteur de Freud mais plus moralisateur —, qui avait déclaré « la mort aux rentiers ».

On pourrait croire que le phénomène qui a pris le nom de « la libération sexuelle » fut concomitant de la déréglementation des marchés, tant il est vrai que le marchandisage (terme utilisé pour traduire *marketing*) ou la commercialisation du sexuel n'aura pas tardé à s'emparer du phénomène, aidé dans sa tâche par le développement des technologies télévisuelles et de leurs ressources virtuelles. Mais, en vérité, un temps d'écart aura séparé ces deux libérations — l'ultralibéralisation des marchés succédant à la dite libération sexuelle —, et on peut se demander si la seconde ne

s'est pas emparée avec précipitation du désenchantement produit par la première. L'injonction à jouir librement du corps de l'autre, sans tenir compte de la mise en jeu du désir dans sa complexité, réduisait ce dernier à un objet interchangeable, voire à une monnaie d'échange. Elle se prêtait donc à une régression de l'âme de l'*oïkos* au régime libidinal qui lui est le plus approprié.

Il s'ensuivit, on le sait, une catastrophe : l'apparition de la maladie du sida et ses conséquences auto-immunes. Contre ce fléau engendrant tant de peurs, anciennes et nouvelles, liées à la sexualité, sont venues se greffer de multiples peurs ou fascinations : de l'autre, de l'étranger, de la violence, de la terreur, et en contrepartie s'est développée une politique préservative, prophylactique, hygiéniste, sécuritaire, s'étendant progressivement à tous les fantasmes primitifs qui concernent le sol et le sang, le propre du propre.

C'est du concept de production dans son rapport au fantôme qu'il s'agit, un concept qui envahit tout l'espace psycho-socio-politique, comme il prolifère dans l'économie sémiotique (on parle des ressources humaines comme des ressources pétrolières, des usagers de la santé physique ou mentale comme des usagers des transports en commun — la liste est longue, trop longue pour l'énumérer). On veut la culture des résultats comme dans un laboratoire d'analyses médicales, des résultats de la recherche, analytique ou scientifique, que ces résultats obtenus rapidement, voire prématurément, soient faux, aléatoires ou illusoires. Peu importe. Il faut faire, produire, éliminer, avec l'entêtement dont on reconnaîtra qu'il est lui-même le produit d'une pulsion partielle dont peut s'emparer la pulsion de pouvoir, de domination, pour mettre l'organisation psychique libidinale et sociale sous haute surveillance. Et, par le fait même, sous la menace d'une forte implosion. Voilà où nous en sommes aujourd'hui.

(Extrait d'un séminaire en cours à l'École normale supérieure dans le cadre de l'Institut des hautes études en psychanalyse)